**LA PENSEE ET L’INSTITUTION PSYCHANALYTIQUES MISES A L’EPREUVE PAR LA QUESTION DE L’HOMOSEXUALITE**

**D. Naziri**

L’histoire complexe et douloureuse de la relation entre psychanalyse et homosexualité montre combien il est difficile de séparer la théorisation scientifique du contexte culturel et politique. L’appréhension de la question de l’homosexualité peut constituer non seulement un paradigme de l’avènement et de l’évolution de la discipline de la psychiatrie mais aussi des vicissitudes du lien entre théorie et clinique psychanalytiques. Plus concrètement, la conception moderne de l’homosexualité naît à partir des années 1850 quand, de problème religieux, moral et juridique, elle fait l’objet de recherches scientifiques parmi lesquelles les écrits freudiens vont occuper une place considérable car ils ont beaucoup contribué à un changement de perspective radical. Néanmoins, selon Fonagy et Allison (2012), l’histoire des écrits psychanalytiques sur l’homosexualité fait apparaître le constat suivant : ce n’est pas tellement l’étude clinique de la réalité subjective des hommes et des femmes homosexuels qui a sollicité une compréhension plus nuancée de la nature de l’homosexualité mais plutôt les changements survenus dans le contexte culturel et social de la pratique analytique.

Depuis vingt ans environ, le débat à propos d’une approche « pathologisante » ou non s’installe non seulement à l’intérieur de la communauté psychanalytique mais aussi entre psychanalystes et chercheurs en sciences sociales (sociologues, politologues, ethnologues etc) ainsi qu’avec des représentants d’organisations militantes homosexuelles. Alors que ces échanges concernent, à un niveau théorique, différents thèmes importants tels que le lien entre identité de genre et homosexualité ou les notions d’immaturité psychique et de narcissisme, à un niveau affectif ces échanges semblent s’imprégner d’un sentiment d’amour–haine caractérisant la relation entre les psychanalystes et les homosexuels.

Les facteurs les plus déterminants pour l’évolution de la pensée psychanalytique autour de l’homosexualité concernent les transformations sociales, le déploiement de nouvelles théorisations en faveur d’une déclinaison plurielle *des* sexualités et de leur étude interdisciplinaire, la diffusion des modèles psychanalytiques relationnels et la sensibilité d’un certain nombre des psychanalystes. Plus concrètement, et surtout aux Etats-Unis, le développement des mouvements militants en faveur de la reconnaissance des droits des homosexuels s’est reflété en grande partie dans le long combat pour le retrait de l’homosexualité du DSM en 1973 et plus tard, en 1991, dans l’approbation par l’American Psychoanalytic Association (APsaA) d’un document qui stigmatisait toute discrimination des personnes homosexuelles et invitait les instituts adhérents à sélectionner les candidats à la formation non pas en fonction de leur orientation sexuelle mais de leur intérêt pour la psychanalyse, de leur talent, de leur formation culturelle, de leur intégrité psychologique et de leur analysibilité. La pensée féministe et les études du genre ont initialement offert le support intellectuel au mouvement d’émancipation de la communauté homosexuelle tandis que les écrits de M. Foucault (1976) ont permis de prendre conscience du lien qui existe entre sexualité et pouvoir. A partir de la fin des années 1980, les *queer studies* (littéralement les études sur ce qui est « étrange », sans oublier que « queer » signifie aussi homosexuel) ont amené un questionnement radical, volontairement excentrique, quant à la possibilité de penser les catégories et les stéréotypes sexuels et de genre. Selon les *queer studies,* ce mouvement intellectuel qui fut très inspiré de l’œuvre de M. Foucault et de sa critique contre l’approche normative de la sexualité et de l’identité, les identités sexuelles varient en fonction des représentations culturelles qui les précédent et les définissent. Dans le livre de J. Butler « Trouble dans le genre » (1990, réédité en 1999, traduit en français en 2005), un texte clé pour les queer studies, est argumentée l’idée que l’identité du genre (t l’orientation sexuelle) correspond à une construction culturelle et par conséquent, elle ne peut être que fluide, multiple et polyvalente.

C’est dans ce contexte intellectuel et sociétal plus récent que des analystes, surtout dans le monde anglo-saxon, ont tenté une lecture critique des écrits psychanalytiques du passé (càd depuis 19O5) afin de repérer les impasses et contradictions et de proposer une approche plus ouverte et nuancée (Auchincloss, Vaughan, 2001 ; Reed, 2002). Des travaux psychanalytiques plus récents (Lingiardi, Luci, 2012), imprégnés certainement par l’esprit de l’approche queer, ont mis en évidence au moins deux tendances prévalentes dans les écrits du passé : a) l’adoption d’un système de pensée binaire (raisonnement en termes d’oppositions telles que masculin vs féminin, actif vs passif, homosexuel vs hétérosexuel) afin de rechercher les causes de l’homosexualité b) la collusion entre l’orientation sexuelle (et par conséquent le choix d’objet) et l’identité du genre qui a souvent abouti à la théorisation qui présupposait l’existence d’un trait commun entre homme homosexuel et femme hétérosexuelle, à savoir la modalité passive de la satisfaction sexuelle et du fonctionnement psychique plus généralement (théorisation qui instaurait l’équation : homme homosexuel = passivité = féminité).[[1]](#footnote-1) Par ailleurs il a été démontré, d’un côté, l’impact de l’héritage freudien sur le questionnement que les analystes post-freudiens de diverses écoles ont développé autour du lien entre homosexualité et bisexualité, narcissisme et notion de fixation à un stade développemental ; et de l’autre côté le lien inévitable entre modèles psychanalytiques et culture sociale que nous avons déjà commenté.

Ces constatations initiales amènent d’emblée la question de ce que l’on trouve dans l’œuvre freudienne à propos de l’homosexualité étant donné que des approches différentes se sont développées en revendiquant plus au moins ouvertement cet héritage. Ayant en tête qu’une réponse « honnête » (cad sans parti pris possible) nécessite un exposé à part entier sur ce sujet, je vais me limiter à une référence descriptive et brève à la façon dont Freud a abordé l’homosexualité tout au long de son œuvre[[2]](#footnote-2). Etant donné que les intérêts et la pensée de Freud ont changé et évolué tout au long de sa vie en découvertes théoriques et cliniques révolutionnaires, le sujet de l’homosexualité apparaît fréquemment tout au long de son œuvre, en lien étroit et fécond avec le développement de différents problèmes cliniques et théoriques. Ainsi, au départ, il l’aborde dans le cadre de sa réflexion sur la nature du développement sexuel, et plus spécifiquement du rôle de la sexualité infantile dans la construction de l’identité sexuelle de l’adulte (1905), et ensuite à travers le rôle du narcissisme dans l’orientation que prend le choix d’objet (1910), mais aussi à travers la question des identifications oedipiennes en rapport avec la structuration de la psyché en instances différentes (1923), la nature de l’identité sexuelle féminine (1931) ou encore la question de l’agressivité en lien avec le conflit entre les tendances bisexuelles de l’être humain (1937). Ainsi l’homosexualité est approchée chaque fois différemment en fonction du point de vue qui est choisi pour l’observer et l’analyser, ce qui peut donner au lecteur l’impression d’une complexité grandissante mais aussi d’inévitables contradictions. Si on fait une autre lecture transversale de l’œuvre freudienne, on pourrait aussi dire qu’on distingue deux fils qui traversent le questionnement de Freud quant à l’explication de l’homosexualité : a) le fil de la bisexualité (considérée comme constitutionnelle) qui s’associe à une évolution (normale) vers l’homosexualité ou l’hétérosexualité et b) le fil du développement psychosexuel selon lequel l’homosexualité peut s’associer à une fixation ou à une inhibition. Ainsi Freud semble resté indécis tout au long de son œuvre quant à la question de savoir si l’homosexualité constitue une perturbation ou une variation normale du développement puisqu’il oscille entre les termes inversion, perversion et « perversion » pour qualifier l’homosexualité (il crée probablement le mot inversion pour souligner l’aspect non pathologique de l’homosexualité et associe la perversion à l’abandon de la fonction reproductive). Néanmoins on pourrait dire aussi qu’il donne l’impression d’une attitude non jugeante vis-à-vis des homosexuels et considère par ailleurs que la compréhension de l’homosexualité est dépendante d’attitudes sociales et culturelles.

En parcourant par ailleurs des publications scientifiques plus récentes afin de préparer cet exposé, j’ai pensé à qualifier la relation entre psychanalyse et homosexualité comme déconcertante parce que j’ai été frappée de constater les éléments suivants : a) la question de l’homosexualité a amené certains analystes éminents à revoir publiquement leurs positions face aux nouvelles expériences cliniques et aux nouvelles constructions théoriques ; b) l’impact qu’aurait pu avoir sur le mouvement de révision critique le fait qu’à partir des années 1960 certains analystes gays, aujourd’hui bien connus dans le monde anglo-saxon, ont publié leurs expériences psychanalytiques appartenant à des époques historiques distinctes de la production théorique et clinique sur l’homosexualité (ibid.). c) les écrits de Freud sur la question peuvent être lus de façon très différente, presque contrastée parfois, par divers analystes, en fonction probablement de leur propre transfert sur l’œuvre freudienne et de leurs propres théories implicites sur la question de l’homosexualité. Se référer, même brièvement, à chacune de ces constatations permet de sortir de la méconnaissance qui existe, à mon avis, dans le monde psychanalytique francophone de certains faits historiques qui me paraissent importants pour une compréhension épistémologique de la littérature psychanalytique autour de l’homosexualité.

1. Si on s’intéresse d’abord au parcours intellectuel de certains analystes connus qui ont été amenés à réviser leurs positions et témoigner de ce changement dans le cadre des publications scientifiques, je pourrais me référer au travail de Roy Schafer (2002), de Joyce McDougall (1964, 2001) et d’Otto Kernberg (2002).

R. Schafer a été parmi les premiers à reconnaître que l’approche des analystes en ce qui concerne la sexualité est influencée par les valeurs culturelles dominantes. Sa propre façon d’envisager les pratiques sexuelles non conventionnelles a changé à partir du moment où, grâce à l’apport de la pensée critique postmoderne, il s’est libéré de trois aspects que l’on retrouve aussi bien dans le langage courant qu’en psychanalyse, à savoir les dichotomies du langage et de la pensée, les universalisations et les naturalisations. Selon Schafer, Freud a commis une erreur méthodologique quand il a naturalisé l’idée selon laquelle l’hétérosexualité génitale et reproductrice correspond à l’apogée du développement. Cette naturalisation de la norme a entraîné comme conséquence la tendance à qualifier l’homosexualité comme la manifestation d’une évolution psychoaffective immature et incomplète (2002, ibid).

Joyce McDougall a revu progressivement ses propres théories qu’elle a initialement exposées en 1964 dans son essai « L’homosexualité féminine » en s’appuyant sur l’analyse de certains cas cliniques d’homosexualité féminine. Son analyse de différentes trajectoires psychoaffectives de ces femmes paraissait à la fois extrêmement fine mais aussi avec une connotation pathologique. McDougall soutenait que par le biais d’une dynamique complexe faite d’introjections et de projections en lien avec les instances surmoïques il y avait chez la femme homosexuelle une véritable scission entre le Moi et l’objet. L’instauration des identifications problématiques tant vis-à-vis de l’imago maternelle que paternelle ne permettait ni d’enrichir le Moi et ses fonctions ni de construire un destin féminin. En 1978 dans son livre « Plaidoyer pour une certaine anormalité » elle interroge d’une part le reproche fait à la psychanalyse de tenter de « normaliser » toute expression déviante et d’autre part essaie de démontrer le potentiel de créativité psychique que certaines « déviations » comportent. A partir de 1982 (« Théâtres du Jeu »), elle commence à revoir le fait qu’elle a considéré l’homosexualité comme un symptôme et à essayer de comprendre à partir de quel moment la déviance doit être entendue comme une simple variante de la sexualité humaine dans le cadre d’une relation d’objet importante. Il y a quelques années en 2001, elle a justifié son changement de point de vue sur l’homosexualité féminine en disant qu’en 1964 elle était «  inexperte et nourrie de mauvaises théories » (p. 7).

Otto Kernberg a lui aussi ressenti le besoin d’entreprendre une révision clinique et théorique de sa théorie sur la sexualité (Ligniardi et Luci, 2012) alors qu’initialement il était un fervent partisan de la nature pathologique de l’homosexualité. En 1992, il a cependant reconnu que l’homosexualité ne peut être considérée comme une perversion et que l’éventuelle fragilité de l’identité de genre chez l’homme gay doit être lue en tenant compte du préjugé social et culturel. Dans un article plus récent (2002), il montre qu’il existe un éventail d’orientations homosexuelles qui reflètent différentes dynamiques psychiques et différents facteurs idéologiques tandis qu’il mentionne trois points d’équivalence entre l’homosexualité et l’hétérosexualité. Dans ce même article il se réfère aussi aux complications contre transférentielles et à l’importance de la neutralité analytique en disant : « Nous sommes tous d’accord sur le fait que l’analyste doit être honnêtement neutre d’un point de vue technique, en ce sens qu’il doit aider le patient à renforcer son identité sexuelle ; il doit accepter pleinement la liberté qui revient au patient et faire preuve à tout moment d’une conscience autoréflexive face au risque d’une contamination idéologique de l’approche clinique qui est particulièrement élevé dans ce domaine » (P. 24).

1. Allons maintenant vers le « coming out » de certains analystes gays : Trois psychanalystes gays, aujourd’hui bien connus dans la communauté psychanalytique anglophone, Ralph Raughton, Jack Drescher et Ubaldo Leli, ont fait part dans le cadre des publications scientifiques, de leurs expériences de formation analytique réalisées entre 1960 et 2000. On pourrait considérer ces publications significatives de l’évolution des relations entre la psychanalyse (ou plutôt les institutions psychanalytiques) et les personnes homosexuelles.

 Ralph Raughton ((2002) a entrepris sa formation analytique en 1967 en commençant une première analyse alors qu’il se sentait obligé de cacher son homosexualité et de demander l’aide de son analyste à changer son orientation sexuelle. En 1973 (année où le diagnostic de l’homosexualité est rayé du DSM) il a entrepris une deuxième analyse qui lui a permis d’accepter une position bisexuelle et environ 25 ans plus tard, avant qu’il soit confirmé dans son statut d’analyste formateur, a décidé de faire publiquement son coming out. Il a par ailleurs réalisé différentes publications et rencontres psychanalytiques autour de la question des liens entre homosexualité et formation psychanalytique, psychopathologie et prise en charge thérapeutique.

Jack Drescher a décidé de commencer sa formation analytique au début des années 1970 en étant convaincu d’un côté de l’apport positif de l’expérience analytique et de l’autre côté de la nécessité de ne pas dissimuler son orientation. Il a donc entrepris une première analyse et formation en dehors du circuit officiel et plus tard (1986) il a été accepté à un institut affilié à l’APsaA et a réalisé une deuxième tranche avec un analyste (forcément hétérosexuel) qui, comme il l’écrit lui-même (2002) lui a appris à accepter l’altérité. A partir des années 1990, à l’instar de nombreux autres psychanalystes gays et lesbiennes américains, il a publié différents travaux qui traitent de questions liées à l’homosexualité.

Uberto Leli appartient à la première génération des psychanalystes ouvertement homosexuels qui non seulement ont été accepté à l’APsaA mais ont été aussi encouragés à accéder au statut de formateur. Il a choisi Otto Kernberg comme analyste formateur en dépit de sa réputation d’homophobe. Leli a expliqué (2002) qu’il a trouvé en Kernberg compréhension, empathie et un intérêt sincère pour son monde intérieur et a reconnu que plus le temps passait et plus les relations avec ses collègues devenaient simples et sincères.

1. En abordant la question des lectures très différentes de l’œuvre freudienne j’ai pu constaté l’évolution fort importante au fil du temps : des écrits plus anciens qui puisaient dans l’œuvre freudienne pour argumenter en faveur de la dimension pathologique (Socarides, Biber) vers des écrits plus récents qui nuancent les positions freudiennes ou tentent de les disculper de tout reproche « homophobe ». Parmi mes différentes lectures les écrits de N. Chodorow, psychanalyste américaine et sociologue, m’ont paru représentatifs de la lecture critique des textes freudiens qui met l’accent sur le caractère double (et contradictoire) de l’héritage freudien : d’un côté, une attitude normative plutôt que clinique quand Freud suggère que le résultat souhaité sur le plan du développement psychosexuel est le choix d’objet hétérosexuel et quand il laisse entendre, surtout dans ses écrits tardifs (en 1924, 1925, 1931) qu’il existe une seule féminité et masculinité normales, liées à une résolution oedipienne particulière, à un choix d’objet particulier, et à une attitude passive ou active. De l’autre côté, son écrit antérieur, *Trois essais sur la théorie de la sexualité (*1905) et surtout son article de 1920 « Sur la psychogenèse d’un cas d’homosexualité féminine » paraissent comme des textes subversifs et complexes. Ainsi N. Chodorow souligne que Freud nous fait apprendre que chacun, quelle que soit sa préférence sexuelle consciente, est bisexuel dans son choix d’objet dès lors que nous prenons en considération non seulement les orientations libidinales manifestes mais aussi celles inconscientes, latentes ; que la sexualité comporte à part le désir sexuel des « caractères sexuels psychiques » (1920, p. 268) qu’on pourrait rapprocher à ce qu’on nomme à nos jours l’identification à un genre. Selon N. Chodorow, Freudl tend par ailleurs à normaliser des homosexualités et regarder les hétérosexualités comme problématiques quand il affirme que « l’intérêt sexuel exclusif de l’homme pour la femme est aussi un problème qui requiert une explication et non pas quelque chose qui va de soi et qu’il aurait lieu d’attribuer à une attraction chimique en son fondement » (1905, ajouté en 1915, p. 51).

Cette lecture critique qui ne perd pas de vue l’idée que la pensée de Freud s’est développée en suivant une ligne « à deux voies » (Ligniardi et Luci, 2012 p. 21) reconnaît que Freud a fait preuve d’honnêteté intellectuelle car il a déployé sa réflexion en dépit des ambigüités et conditionnements de son époque.

D’autres analystes contemporains, dans leur lecture des références freudiennes sur l’homosexualité, soulignent surtout l’ouverture et l’aspect positif en minimisant les points problématiques et en mettant en avant différents arguments : Fonagy et Allison (2012) insistent sur le caractère développemental et évolutif de la vision de Freud sur la sexualité et commentent l’humanité profonde de Freud et son intérêt constant pour l’expérience subjective singulière de ses patients. Heenen-Wolff (2010) propose « une lecture serrée des théories « freudiennes » sur la sexualité dans tous ses avatars, pour démontrer que les positions de Freud ne sont nullement normatives » (p. 46) ni en ce qui concerne la question d’une fixation prégénitale ni d’un complexe d’œdipe insuffisamment organisé. Son argumentation basée en grande partie sur la notion de bisexualité chez Freud lui permet de critiquer sévèrement des prises de positions « homophobes » par des analystes postfreudiens s’inscrivant dans l’optique lacanienne ou voulant défendre le positionnement lacanien (Winter, Melman, Roudinesco). Elle se tourne également contre les positions de J. Bergeret (2003) qui ont été par ailleurs contestées par d’autres (Roughton, 2002a ; Philipps, 2003 ; Ligniardi et Luci, 2012).

Il est évident que dans ces publications, comme dans bien d’autres, se pose souvent la question de l’homophobie intériorisée (terme créé par un psychologue américain en 1972, Weinberg, qui considère pratiquement l’homophobie comme un symptôme psychiatrique) par les analystes homosexuels et hétérosexuels. E. Roudinesco (2002) a soutenu l’hypothèse que l’homophobie psychanalytique naît d’une peur face à certaines transformations de la société occidentale et notamment l’expression ouverte de la demande de « normalité » de la part des homosexuels qui veulent aussi se marier avoir une famille et des enfants etc., la peur étant que cette normalisation finisse par entrainer, par transitivité, une *homosexualisation* de la société, autrement dit une homogénéisation des sexes.

Une autre question importante qui émerge dans les publications de ces vingt dernières années concerne l’abandon ou pas de la recherche d’une étiologie de l’homosexualité dans le cadre d’un travail analytique avec des patients homosexuels. Certains auteurs soutiennent que rechercher les causes de l’homosexualité signifie rechercher ce qui a « cloché » au cours du développement. Ainsi Isay (1996), Drescher (2002) et Roughton (2000) expriment, chacun à sa façon, leur méfiance vis-à-vis d’une telle démarche car cette recherche véhicule souvent une volonté plus au moins consciente de modifier l’orientation du patient. Néanmoins ils s’efforcent de penser les différents facteurs, soit inhérents à la constitution de tout un chacun soit culturels, qui influencent le processus du développement psychosexuel. D’autres auteurs s’orientent vers ce questionnement en empruntant d’autres voies de passage, notamment celle de la question de la construction de l’identité de genre. Ainsi Ainsi K. Corbett (1993) a développé sa réflexion autour de l’identité de genre d’un homme gay en lien avec son expérience de passivité dans sa relation avec un autre homme et bien entendu dans le cadre de la relation transferentielle; il est ainsi amené à mettre en question l’ hétéronormativité des modèles traditionnels du développement de genre qui accordent beaucoup d’importance à l’origine de l’homosexualité. N. Kulish (2010) argumente en faveur d’une approche ouverte de la question du choix d’objet (homosexuel ou hétérosexuel) qui n’exclue pas l’exploration du « pourquoi » de ce choix et qui reconnaît qu’aucun psychanalyste ne peut échapper aux biais induits par la question du genre dans la pratique clinique. N. Chodorow (2003), de son côté, a essayé de démontrer que la sexualité relève de plusieurs facteurs – l’érotisation, les pratiques, le monde interne, l’affectif, le choix de l’objet, l’identité du genre, la culture et les fantasmes. Par conséquent, pour comprendre les homosexualités, on a besoin « de comprendre les sexualités en général en tant que créations et formations de compromis fantasmatiques individuels complexes » (p. 63 ;) : il reste très compliqué de prévoir comment, parmi tous ces facteurs, on finit par être homosexuel ou hétérosexuel. Des approches plus récentes (Fonagy et Allison, 2012, Hennen-Wolff, 2012) ont porté un intérêt particulier aux théorisations de J. Laplanche qui apportent un éclairage spécifique à la perspective développementale en mettant en avant l’impact sur la subjectivité de l’enfant des attitudes et significations conscientes et inconscientes de l’adulte liées à la sexualité.

Parcourir ces publications m’a permis de constater que la question de causes et/ou des facteurs y compris les facteurs biologiques (Friedmann, 2006) influençant le développement psycho-sexuel amène souvent les psychanalystes contemporains de différents bords à mettre en avant la complexité et la pluralité des expériences subjectives. Ceci m’a permis aussi de repérer encore une fois les écarts entre la pensée psychanalytique francophone et anglo-saxonne, par exemple l’accent mis par des psychanalystes français sur l’homosexualité (ou bisexualité) psychique qui ne conduit pas nécessairement à une homosexualité en actes ou la tendance des psychanalystes anglo-saxons à déplacer l’axe théorique du pulsionnel vers le relationnel et les facteurs contextuels. Néanmoins, on peut considérer que cet écart diminue non seulement à travers la tentative des certains auteurs d’instaurer des ponts entre différentes théorisations (Chodorow, 2003 ; Fonagy et Allison, 2012) mais aussi à travers l’acceptation par plusieurs analystes d’une position fondamentale, à savoir l’idée que la psychanalyse ne peut que se diriger contre tout mouvement normatif puisqu’elle s’appuie sur l’exploration des subjectivités particulières.

Dans la suite de mon exposé je vais tenter de vous faire part de mon expérience de travail analytique (toujours en cours) avec une patiente homosexuelle. Lors de ce travail j’ai été fort sollicitée dans mon contre-transfert par rapport à la question de l’homosexualité. Si s’est passé ainsi je pense que s’est lié à deux éléments qui se sont superposés: a) la dynamique transférentielle/ contre-transférentielle particulière qui s’est déployée lors de cette rencontre et que je n’ai pas vécue dans le passé avec d’autres patients homosexuels que j’ai suivis et b) l’intérêt que j’ai développé au fil du temps autour de la question complexe de l’homosexualité depuis que j’ai entamé mon travail sur l’homoparentalité (mon implication dans ce travail ayant précédé cette rencontre) . Le fil que je vais par conséquent poursuivre dans la présentation et dans ma tentative de compréhension du matériel clinique tend à illustrer cet aspect. Ayant fait ce choix, je ne peux vous proposer qu’une lecture partielle de la problématique de cette analyse dont la richesse permet de l’aborder en prenant d’autres fils, comme celui, par exemple, de la construction de l’identité féminine.

Εleni a demandé à me rencontrer il y a environ cinq ans. Durant les séances préliminaires qui ont eu lieu avant les vacances de l’été 2009, elle m’a fait comprendre qu’elle a pensé commencer une deuxième psychothérapie à 45 ans à cause de la relation tumultueuse qu’elle entretient avec sa collègue et colocataire, Nadia, dont elle se sent très amoureuse. Bien qu’elles aient décidé de quitter la Grèce en bénéficiant d’un détachement administratif et de vivre ensemble à Bruxelles, leur amitié non seulement ne s’est pas transformée en une relation amoureuse mais en un lien tyrannique qui s’est développé entre elles. Eleni semble résignée mais précise : « Les femmes dont je suis tombée amoureuse n’étaient pas gay… leur préférence pour l’autre sexe était évidente, la façon dont elles pouvaient aimer s’inscrivait dans la construction sociale des femmes, la femme qui attend… Le mariage dans ma famille ne comportait aucune attente particulière. Ma mère et ma tante se sont mariées comme ça… parce que la société était comme ça… ».

En l’écoutant j’ai l’impression qu’elle veut délimiter d’emblée l’espace dans lequel nous devons et pouvons penser son homosexualité : elle suit depuis longtemps la réflexion autour des théories du genre, elle fait partie du milieu avant-gardiste féministe grec et se méfie de ce que les psychanalystes pensent des homosexuels. Alors qu’elle assume depuis très tôt dans sa vie ses désirs homosexuels et qu’elle a pu vivre un certain nombre des relations satisfaisantes, elle se trouve encore une fois noyée dans la souffrance d’être amoureuse d’une femme qui se détourne finalement d’elle.

De mon côté, je me sens prise dès le début de la rencontre dans une situation qui comporte beaucoup de question: j’ai en face de moi une patiente dont la réflexion élaborée me renvoie à des questions théoriques qui m‘ont beaucoup intéressée ces dernières années mais je perçois aussi l’aspect défensif des positions qu’elle exprime ; je suis touchée par sa souffrance mais je me sens en même temps malmenée par le flou qu’elle entretient dans ses différents récits ; je me montre à elle calme et rassurante mais à l’intérieur de moi le malaise grandit surtout lorsque les silences tombent et son regard se fixe sur moi. En dépit de son discours fluide et sa capacité narrative bien que trop allusive, je la sens profondément fermée, presque impénétrable ; et dès que ce dernier mot se formule dans ma tête je ne peux pas m’empêcher de me demander si cela a à voir avec son homosexualité.

Cependant le point culminant de mon trouble est que n’ayant pas encore entamé un suivi thérapeutique avec elle, je perçois qu’une crainte s’installe en moi : si nous poursuivons un travail analytique ensemble comment vais-je affronter le transfert érotique qui pourrait se développer ? L’émergence de ce ressenti qui me surprend et que je repère pour la première fois dans la rencontre avec un patient, est lié sans aucun doute à tout ce que je perçois et vis avec elle dans un registre non verbal : il s’agit non seulement de la façon dont elle pose son regard sur mes vêtements ou sur mes jambes durant la séance mais surtout de ce qu’elle me fait vivre au moment de me saluer au début et à la fin de la séance : elle me serre la main en la gardant un peu plus longtemps dans sa propre main et me fixe dans les yeux avec une lueur séductrice. Et puis je l’entends dire à la dernière des séances préliminaires : « je pensais à deux choses en venant aujourd’hui. D’abord que la petite voiture rouge garée en bas, c’est la vôtre. Ensuite les eaux du corps : les larmes, la sueur… A part la chaleur… les toxines qui partent… mes toxines à moi, elles ne partent pas facilement et je ne maigris pas facilement non plus… ». J’entends ces propos comme un avertissement qui me signale que « ses toxines ne partent pas facilement et qui me laisse très perplexe car me fait craindre un transfert très chaud teinté de réactions thérapeutiques négatives.

J’ai aussi une autre question en tête : est-ce qu’elle a cherché à me consulter ayant pris connaissance de mes publications sur l’homoparentalité ? Elle n’avait rien exprimé dans ce sens mais quelques mois après le début du suivi, mais elle ne s’est montrée guère étonnée quand elle est tombée sur un de mes articles publié en grec. Quoiqu’il en soit, avec le recul que je pourrais prendre maintenant, je dirais que la question de l’homosexualité s’impose d’emblée entre nous tel un écran qui à la fois dissimule la force de l’emprise qu’inconsciemment Eleni tente d’exercer sur moi et en même temps sert de support pour le déploiement des principaux fils qui tissent son évolution psychosexuelle et son histoire relationnelle. Ayant pris comme objectif dans le cadre de cette présentation de vous faire surtout part de mes propres mouvements face à ce que E. m’adresse, je suis d’abord amenée à constater le registre hautement paradoxal dans lequel j’essaye de mener le travail analytique avec elle; une situation paradoxale que je pourrais condenser dans les termes suivants : d’un côté elle (m) impose la réflexion autour de son homosexualité et de l’autre côté elle m’interdit d’explorer la question dans un sens non prévu par elle. Autrement dit, d’un côté je ressens un vif intérêt à pouvoir répondre à une demande profonde de sa part qui vient rencontrer mes propres interrogations, cad travailler avec elle sans a priori théoriques particuliers la question du féminin, du choix d’objet sexuel et la complexe question de la bisexualité tant au niveau psychique que comportemental; de l’autre côté je me sens aux prises avec des ressentis contre-transférentiels difficiles qui m’obligent constamment à affronter les impasses auxquelles son fonctionnement nous amènent et à trouver des possibilités pour penser ensemble ce qui a pu l’enfermer dans des défenses rigides et des vécus répétitifs douloureux.

Plus concrètement il s’agissait pour moi de rester vigilante par rapport à différentes « tâches » : accueillir les aspects contrastés (et très probablement clivés) dans le transfert, tels la provocation et la tentative de me surprendre et de me déstabiliser, l’expression très indirecte (et par conséquent refoulée) de ses pulsions libidinales et agressives, l’idéalisation mais aussi une expression très authentique à mes yeux de sa gratitude ; en me penchant sur mon vécu contre-transférentiel, interroger ce qui m’appartient (s’agit-il d’une réaction homophobe de ma part face à l’expression de son désir homosexuel) et ce qui revient à la dynamique transférentielle (s’agit-il d’un mouvement qui risque de m’immobiliser ?) ; construire une (des) hypothèse(s) qui pourrait donner sens à ce qui pourrait être agi entre nous et par conséquent indicible (par exemple tout ce qui se véhicule autour de la poignée des mains). Ainsi je ne peux que m’interroger sur ce que je peux faire avec ces mouvements dans lesquels je me sens pris : comment saisir l’opportunité d’une intervention féconde pour elle, cad une intervention qu’elle ne rejette pas précipitamment mais accepte d’accueillir ? Ou comment lui refléter ses propres mouvements intérieurs (révélés par exemple à travers ses rêves) mais aussi préserver ma liberté de penser face à mes propres fantasmes qui peuvent m’enfermer dans un immobilisme intérieur ?

Les entretiens préliminaires avaient abouti à la décision d’entamer un suivi en face à face, deux fois par semaine. Ce dispositif qu’on avait adopté pendant deux ans, paraissait le seul possible pour Eleni et celui qui à cette époque convenait à mes yeux car je ne voyais pas d’autre moyen pour établir des conditions favorables permettant à E. de laisser tomber progressivement ses défenses ardentes contre la peur fantasmatique d’une dépendance aliénante. De mon côté j’avais fixé l’objectif du passage sur le divan relativement tôt dans notre rencontre car il me semblait la seule issue qui pourrait nous permettre de sortir de la dynamique asphyxiante (en tout cas pour moi) et trop chaude (et donc trop excitante pour la patiente) de la relation à deux et de nous donner ainsi la chance d’explorer un nouvel espace inconnu mais plus ouvert entre nous. L’impression que je garde de ces deux premières années de travail reste très proche du vécu que j’ai relaté plus haut et qui a marqué le premier temps de rencontre avec elle. Ce fut évidemment aussi un temps qui m’a permis de mieux appréhender son histoire mais aussi de me trouver devant de nouvelles surprises.

Ainsi au cours de ces deux premières années, Eleni est souvent revenue sur certains points importants de son histoire. Elle avait vécu avec ses deux parents et sa grand-mère paternelle jusque ses 7 ans lorsque ses parents se séparèrent et elle ne put revoir sa grand-mère avec laquelle elle était pourtant très liée. Quand elle apprit deux ans après cette séparation que sa grand-mère était morte, elle fut envahie par une grande tristesse qu’elle ne voulut révéler à personne. Cependant à partir d’un certain moment son père venait presque chaque jour à la maison où Eleni vivait avec sa mère mais elle ne put jamais se rendre dans sa maison à lui. Plus tard, la mère d’Eleni devait lui révéler qu’elle et son ex-mari étaient restés amants. Eleni vécut avec sa mère jusqu’à ses 18 ans, ensuite elle partit étudier dans une autre ville où elle resta assez longtemps étant donné qu’elle y commença aussi à travailler en tant qu’enseignante.

Eleni a présenté sa mère comme une femme dynamique qui a assumé seule la responsabilité de l’éducation de sa fille et l’a soutenue dans son élan d’indépendance. L’admiration d’E pour sa mère fut ébranlée quand elle découvrit à sa grande surprise l’effondrement de celle-ci à la mort de son ex-mari (alors qu’E. avait 25 ans) et l’entendit dire qu’elle n’aurait pas dû se séparer de lui. Par contre, la question de la révélation de son homosexualité à sa mère est toujours restée sous silence malgré les tentatives conscientes et inconscientes d’Eleni de rompre le pacte dénégatif imposé par sa mère.

 Eleni m’avait fait vivre à son tour une grande surprise quand elle m’avait révélé après les deux premières années de notre travail en face à face qu’elle avait renoué avec Lise alors qu’elle vivait avec Nadia à Bruxelles et qu’elle avait décidé de commencer un travail thérapeutique avec moi. Ainsi apparut soudainement sur la scène analytique pour ne plus la quitter jusqu’à présent, Lise, une femme plus jeune qu’elle de quinze ans, qui avait été sa compagne quelques années auparavant avant son départ de la Grèce.

J’ai pu me consacrer plus sereinement à ce travail avec E. depuis trois ans, cad depuis qu’elle est passée sur le divan. Depuis ce moment, qui coïncide avec le passage d’Eleni sur le divan, j’essaye de comprendre la fonction de la personne de Lise dans la vie relationnelle d’Eleni. Pendant la période en tout cas où elle m’a fait découvrir son existence, Lise semblait occuper un rôle clé dans la réalité car elle était la principale personne qui faisait lien entre Eleni et sa mère dont la santé se détériorait constamment. Eleni évoquait de différentes manières les sentiments ambivalents que lui provoquaient tant la situation de sa mère que la relation difficile avec Lise et Nadia mais aussi avec plusieurs autres amies, souvent ex amantes et quelques amis hommes. Alors qu’elle explorait avec mes encouragements, les liens entre ses parents, ses ami(e)s et ce qu’elle découvrait dans la relation analytique, J’avais l’impression que se réduisaient peu à peu les barrières érigées dans son monde intérieur. Et en ce qui me concerne, je pouvais progressivement constater que quelques changements pouvaient se produire par rapport à ce que j’ai relaté comme vécu contre-transférentiel au début de notre rencontre. Dans la suite de mon exposé je vais m’arrêter à certains moments du processus analytique en donnant des extraits des séances avec Eleni afin de montrer de façon tangible comment j’ai pu acquérir la conviction que certaines impasses pouvaient se lever. Ces ouvertures concernaient la possibilité de pouvoir instaurer pour la première fois et par association libre des liens entre son homosexualité et la relation avec sa mère, de me libérer dans une certaine mesure du poids que constituait pour moi la peur que je serais incapable d’affronter le transfert érotique.

En décembre 2011, trois mois environ après le passage sur le divan, Eleni a commencé la deuxième séance de la semaine avec une remarque qui me surprend et me déstabilise encore une fois: *« Je me suis demandée souvent comment ce serait s’il y avait ici une horloge… comment ça serait violent mais comment aussi ça interviendrait efficacement dans le processus…*». Et moi je me surprends lui dire: « *pourtant je suis censée surveiller l’heure… ».*  Cette réaction embarrassée de ma part nous permet néanmoins de nous lancer dans un échange concernant la (non) temporalité dans la relation avec sa mère :

*Eleni: Vous, vous surveillez l’heure, mais moi j’ai des problèmes avec le temps. Ma mère me disait tout le temps qu’elle n’avait pas de problème avec son âge mais son âge finalement la dévastait.*

*Analyste  (Je m’entends de nouveau avec surprise lui dire) : Peut-être le problème que votre mère avait avec le temps s’associe quelque part à comment vous vous sentiez liée à elle : jusqu’à quel moment vous étiez encore une petite fille pour elle, puis une femme ? …*

*Eleni : Peut-être que pour ma mère je ne suis jamais devenue une femme car je n’ai jamais eu d’enfant. C’est plus important que le mariage. C’est pourquoi ces dernières années, elle me souhaitait mon anniversaire en me disant « je te souhaite de devenir mère », comme ça, direct.*

*Analyste : Néanmoins on pourrait penser qu’elle est restée ainsi elle-même dans une certaine jeunesse…*

*Eleni : Pourtant elle avait le désir d’avoir un petit enfant. Quoique, finalement, tout ce qu’elle voulait, c’était toujours emmêlé. Mais elle était toujours politiquement correcte. Ca la bouffait (pause). Lise m’a dit qu’elle continuera à aller chez ma mère.*

*Analyste : C’est-à-dire ?*

*Eleni : Ca veut dire beaucoup. Elles ont une relation particulière en dehors de moi. Ma mère l’attend. Lise la voit comme sa grand-mère, ça m’a toujours choquée. Je ne sais pas pourquoi elle le fait, je ne sais pas ce que je ferais.*

*Analyste : Peut-être qu’ainsi on évite que se passe quelque chose entre vous et votre mère qui serait déchirant, mais libérateur en même temps.*

L’échange entre nous a continué jusqu’à que je réalise avec stupeur que nous avions dépassé le temps de la séance d’un quart d’heure. Au début de la séance suivante je l’invite à parler de ce qu’elle a pu penser de mon acting que je ne cessais d’interroger. Elle me répond ainsi :

*Eleni : Quand vous m’avez dit que l’heure était passée, j’ai compris que vous avez oublié. Ca m’est arrivé aussi.*

*Analyste : Je vous avais dit que je surveille l’heure mais finalement je ne l’ai pas fait, en fait je n’ai pas appliqué la règle que nous avions conclue. Peut-être je me suis laissée aller à l’illusion du temps sans limite, un peu comme celle dont il était question à propos de la relation entre vous et votre mère.*

*Eleni : Cette illusion disparaîtra violemment quand ma mère mourra… comme notre relation cessera… mais pas de façon violente je pense… On se sera préparées à la séparation. Mais pour l’instant je ne peux pas imaginer ce qui va se passer si la situation actuelle change, cad si mes amies ne vont plus voir ma mère. (Après un certain temps de réflexion)… Bruxelles nous a séparées, comme avant la ville X où j’ai fait mes études. Je cherchais peut-être la séparation ?*

*Analyste : En dépit de la distance physique, vous restiez peut-être avec votre mère dans un cocon, quelque chose qui vous gardait l’une près de l’autre… comme nous, lors de la séance précédente, nous sommes restées ensemble, nous ne nous sommes pas séparées à l’heure prévue. Ca pourrait être quoi ce quelque chose ?*

*Eleni : Ça pourrait être la mise au secret du choix sexuel, le silence sur la situation, c’est peut-être ça qui est central. Là où quelqu’un ne change pas alors que ça a changé mais que ça ne se dit pas… Je ne veux pas tant parler d’une relation avec un homme que son résultat… tu restes imperméable…*

*Analyste : Et ce choix sexuel a rendu impossible un résultat probable, celui d’avoir un enfant.*

*Eleni : J’y ai pensé peu à peu. Quand j’étais jeune et que j’étais très amoureuse de Catherine …c’était la première fois que je pensais comment nous pourrions avoir un enfant à deux comme fruit de notre amour…. Par la suite c’était avec Pierre. Mais je n’ai pas eu la chance de tomber enceinte. C’est les deux fois où j’avais vraiment envie d’avoir un enfant, toutes les autres fois je pensais que cette possibilité ce n’était pas pour moi…*

Et elle continue avec des associations autour de son désir d’enfant, puis elle reste silencieuse et reprend en pensant à la relation avec sa mère :

*Eleni : On a continué comme cela comme si nous ne changions pas et… sans rides, dans la réalité c’est épouvantable. J’ai l’image d’un cordon ombilical qui ne s’est pas coupé… toujours j’ai évité cette pensée, le sentiment d’une embrassade asphyxiante, pas l’embrassade même, mais comme le résultat d’une situation… alors que je croyais que ce n’était pas comme ça…*

*Analyste : Si vous avez quelque part en vous cette réflexion… cette impression d’un cordon ombilical, peut-être… on peut penser que la rencontre avec une femme, être dans ses bras, pourraient conjurer cette peur de l’embrassade asphyxiante…*

*Eleni : Comment cette embrassade a pu se faire pourtant avec tant de grâce, mais de façon si imperceptible?*

Eleni avait apparemment gardé ces réflexions en elle puisque elle a commencé la première séance de la semaine suivante en me disant *: «nous sommes arrivées à un point crucial en ce sens que quelqu’un choisit une personne du même sexe. Evidemment on ne demande jamais pourquoi on choisit quelqu’un du même sexe. Avant que je n’arrive ici j’avais de l’aversion pour ce genre de questionnement. Mais maintenant que je vois notre cheminement, je perçois comment le cadre dans lequel nous abordons cette question est vraiment souple. En tout cas j’ai l’impression de m’être réveillée et d’être sortie d’une aphasie […] Dans la plupart de mes relations amoureuses, il y avait une sorte de pacte invisible où moi je fonctionnais comme un chasseur… Ça m’arrivait avec les deux sexes que moi j’étais celui qui faisait des conquêtes. Ca clarifie les choses dès le début».* Je remarque : « *comme s’il était important pour vous de s’assurer que le regard de l’autre se tourne vers vous*» et elle me répond : « *ça vous me l’avez déjà dit de différentes façons, ça m’a toujours paru lourd, cette fois-ci moins* ».

Revenir sur cette séquence des séances avec Eleni me rappelle l’émoi qu’a provoqué en moi cet acting contre-transférentiel qui, de plus, s’est répété quelques semaines plus tard. Je pouvais alors constater qu’en dépit du fait que je reconnaissais la nécessité de conserver les limites à notre relation, je me laissais en même temps transporter dans son univers narratif. Ainsi les questions commençaient à nouveau à se bousculer dans ma tête : de quelle façon ma difficulté à assurer le fonctionnement du tiers est-elle liée à sa problématique de l’homosexualité que nous tentions d’explorer ? Mon incapacité à garder les limites du cadre reflétait-elle, à travers un mouvement d’identification projective, l’emprise exercée par ses objets internes, tant par l’imago maternelle qui révélait sa face cachée d’opposition à l’autonomisation psychique de la fille que par l’imago paternelle qui émergeait dans toute sa dimension énigmatique ? Quel pourrait être, par exemple, l’impact de la mort de son père sur l’évolution psychosexuelle d’Eleni et à son désir de devenir mère ? Car elle m’avait expliqué dès le début du travail analytique, que deux mois après le décès de son père, elle souffrait de fortes hémorragies qui avaient nécessité une opération gynécologique affectant probablement sa fécondité.

Ce questionnement néanmoins ne m’a pas empêché d’entrevoir le mouvement positif qui s’enclenchait dans le processus analytique et me permettait de proposer à Eleni des interprétations non envisageables préalablement. Et de son côté Eleni pouvait paraître moins impénétrable et capable de faire preuve d’un insight dont elle percevait la première les bénéfices. Au prix d’un bouleversement intérieur important elle pouvait accéder au sentiment de «sortir d’une aphasie» dont on peut interroger le sens métaphorique pour elle : s’agit-il de l’enfermement dans des liens aliénants scellés tant par les non-dits imposés dans la relation avec ses parents que par l’adhésion à des positions idéologiques qui comportaient le leurre de croire à sa capacité de fonctionner avec autodétermination et indépendance ?

Ce tournant dans le processus analytique, rendu possible par la façon dont nous avons pu accueillir et penser cet acting, s’est confirmé dans les mois qui ont suivi, à travers différents signes : la figure de son père obtient un droit de cité sur la scène analytique non pas comme un objet décoratif comme il me paraissait jusqu’à ce moment mais comme une personne affectueuse, complice mais fuyante dont la perte n’a pas pu être pleurée par sa fille. Eleni rêve d’abord de son père mourant et au fur et à mesure que je la sollicite à penser ce deuil inachevé elle se met à rêver et à retrouver à travers des associations libres des scènes de vie du couple de ses parents. Néanmoins en même temps que nous nous mettions à explorer l’énigme de la relation de ses parents, Eleni a dû affronter dans la réalité l’aggravation des problèmes de santé de sa mère et la perspective de sa mort qui s’annonçait de façon certaine. Malgré la fréquence de ses absences en Grèce pour s’occuper de sa mère elle garde sa capacité d’introspection par rapport à ce qu’elle éprouve. Ainsi lors d’une séance, peu avant le décès de sa mère en Décembre 2012 nous avons l’échange suivant :

*E. : «Je pense à Nadia avec laquelle on communique beaucoup moins… C’est sûr… le corps était complètement interdit entre nous. Tout ce grand amour était un amour sans corps. Elle, elle essayait en vain d’être avec des hommes et moi de mon côté je suspendais tout mouvement. La liaison avec Nadia était simplement a-corporelle…*

*A : Comme avec votre mère… et peut-être comme avec moi...*

*E : Avec ma mère absolument… Avec vous c’est obligé…*

*A: On pourrait penser que l’amour a-corporel ne renvoie pas seulement au manque de contact physique mais aussi à une impossibilité plus générale de transmission… de quelque chose qui a à faire avec la féminité, l’exploration de ce que c’est d’être femme.*

*E: c’est une grande affaire la féminité et les lesbiennes. Moi comment j’ai découvert la féminité ? Lise se torture beaucoup avec cela. Ma mère refusait la féminité. Il y avait quelque chose de rigide dans ses choix. J’ai souvent pensé que mes deux parents étaient potentiellement gays, gays dans le sens du désir interne qui te choque et que tu combats de toutes les façons possible. Ils avaient des relations étroites avec les personnes du même sexe, et des relations obligatoires, imposées avec l’autre sexe…*

*Analyste : Pour autant ils se sont retrouvés en tant qu’amants en dehors du contrat de mariage, de l’obligation à rester ensemble...*

*Eleni : Ca me paraît logique… Aucun des deux ne pouvait supporter la solitude.. Je ne pense pas qu’ils se sont retrouvés par obligation…ni qu’ils voulaient rester fidèles au fruit de leur amour, cad moi…*

Cet extrait illustre éventuellement ce qui me semblait caractéristique de cette phase de l’analyse : Eleni faisait preuve d’une grande mobilité psychique alors que dans la réalité elle devait affronter la séparation définitive avec sa mère et en même temps commençait à se poser clairement la question de la séparation avec Lise. Ces événements externes ainsi que le mouvement régressif interne sollicité par le passage sur le divan lui permettaient éventuellement de s’approcher d’une zone traumatique – elle fera elle-même référence au « trauma » de façon intempestive et ambigüe – qui pourrait s’associer avec la séparation énigmatique de ses parents mais aussi avec la disparition violente de la figure protectrice de sa grand-mère.

En même temps, de mon côté, et malgré le fait qu’elle continuait à me captiver notamment par la qualité de sa narration, je pouvais me sentir plus libre de naviguer dans des zones interdites par elle et de sonder les courants souterrains de la dynamique transférentielle et contre transférentielle : je pouvais me représenter sa mère comme quelqu’un qui n’avait finalement jamais « bougé » : elle est restée dans sa maison alors que les autres, Eleni, le père, venaient, partaient ; telle un roc inébranlable. Et du coup je pouvais mieux comprendre pourquoi ma « mobilité » devant Eleni m’avait tellement préoccupée car je me vivais parfois trop interventionniste vis-à-vis d’elle alors que dans d’autres moments je tombais dans une certaine immobilité mentale, comme quand je me retirais ou me sentais fatiguée. Par ailleurs quand Eleni s’est mise à parler du flegme ou du corps pétrifié de sa mère, j’étais amenée à penser que ses comportements provocateurs devant moi dans ses mots ou dans ses regards, son besoin qu’elle soit le « chasseur » dans un jeu de séduction entre nous, constituaient probablement des tentatives inconscientes d’affronter, d’un côté, le flegme de son analyste, les silences, les points de suspension pendant les séance, tout ce qui pouvait la renvoyer à ce roc maternel, et, de l’autre côté, des appels paradoxaux pour que je remplisse vis-à-vis d’elle une fonction protectrice er rassurante face à son excitation interne; fonction probablement que son père n’avait pas suffisamment remplie, car, au contraire, il pouvait par endroits se montrer excitant[[3]](#footnote-3).

Malgré le fait que je me sentais de plus en plus convaincue de la possibilité d’instaurer des liens entre l’histoire d’Eleni et ce qui s’est déposé dans le transfert, j’ai accueilli, environ un an plus tard, comme une surprise (agréable) la constatation que je ne me sentais presque plus préoccupée par la question quant à ma possibilité de faire face à un éventuel transfert érotique. Lors d’une séance en Mars 2013, j’écoute Eleni évoquer la courte cohabitation, de nombreuses années auparavant, avec Anna, une amie avec qui elle continue à entretenir jusqu’à présent un lien amical solide: « *On a dormi ensemble pendant six à sept mois dans le même lit simple et on n’a pas eu de relation sexuelle. Il y avait une sorte d’ambiance érotique mais rien de plus. Anna avait une relation avec un homme avec lequel elle devait d’ailleurs se marier. Et après je suis devenue marraine de leurs enfants ».* Après avoir parlé avec admiration de l’attitude générale de ce couple et particulièrement du grand respect qu’ils ont entre eux, elle a ajouté*: « Mais moi je me suis dit que je ne pouvais pas arracher Anna de son futur mari, ils avaient quelque chose d’important et je devais respecter cela ».*

Ainsi Eleni m’a fait entendre en ce moment qu’elle pourrait être engagée dans un deuil par rapport à son désir de vouloir m’arracher à ma position d’analyste et/ ou à ma position hétérosexuelle. En tout cas elle avait évoqué cette expérience passée de cohabitation dans le fil de ses associations à propos de la demande de sa colocataire actuelle (qui avait remplacé Nadia) de l’aider à trouver un psychothérapeute. Elle avait pensé qu’elle pourrait lui donner mon nom même si elle savait que c’était éventuellement contraire à la déontologie : en fin de compte, c’est mon travail, se dit-elle, elle n’a pas besoin de s’occuper de cela, comme elle l’avait fait auparavant quand Nadia lui demandait avec insistance de lui fournir mon nom. Et puis elle est revenue sur la manière dont s’est terminée la discussion de la veille sur la psychothérapie de sa colocataire. Elle lui a donné à voir un film sur l’histoire amoureuse de deux femmes, l’une est hétérosexuelle, l’autre est lesbienne, histoire avec une fin heureuse : « *c’est un clin d’œil que je lui ai fait sur mon homosexualité en opposition avec la nécessité que je ressentais auparavant de montrer aux autres clairement ma préférence sexuelle, ce qui finalement est assez contraignant*». Elle a continué ensuite à faire des associations sur les relations que je pourrais avoir avec ma fille, elle a le sentiment que j’ai une fille. Je lui ai dit alors :

*Analyste : « En vous écoutant, j’ai l’impression que vous parlez de l’intimité qui peut exister entre deux femmes, mère et fille, deux amies ou entre nous. Je pense pourtant que si votre colocataire venait me voir, vous devriez me partager avec elle et moi je devrais partager avec elle quelque chose de l’intimité entre nous.*

*Eleni : « Cependant cela pourrait se passer sans risque grâce à votre autorité. Enfin cette intimité dont vous parlez est libérée du conflit qui provient de l’impulsion…».*

Puis elle a associé sur la langue de notre intimité à laquelle on a recours par moments, le français, qui n’est ni sa langue maternelle ni la mienne *: « Pour vous, je sens que c’est lié à votre statut ici, vous vivez et travaillez ici. Pour moi le « ici » c’est le français, une langue que j’aime et qui est la langue de mon enfance. Au début je pleurais quand je devais commencer les cours de français. C’est à ma mère que je dois le français, c’était sa première langue étrangère…. Ma mère était très sévère et moi très dure avec elle. J’y ai pensé quand elle a vieilli, j’aurais voulu être plus tendre. C’était lié au conflit interne entre nous. Je n’ai pas donné grand-chose à ma mère alors que je suis généreuse. Aujourd’hui c’est l’une des plus belles séances ».*

En me référant à cette séquence analytique j’ai voulu vous faire part d’un certain sentiment de soulagement que nous avions pu éprouver en ce moment, pour des raisons à la fois similaires et différentes, Eleni et moi. Il a été fort probablement inévitable qu’on traverse d’abord une phase éprouvante d’une certaine fusion pour pouvoir accéder à un certain décollement qui nous a permis de nous sentir calmes et rassurées par rapport à l’existence d’une limite interne ; une limite qui permettait une proximité psychique (et pas forcément physique), une intimité, en lien avec une certaine tendresse. En prenant un appui plus ferme sur le dispositif analytique nous pouvions profiter de l’instauration d’une complicité, souvent teintée d’humour, pour continuer l’exploration des chemins sinueux que l’évolution psychosexuelle d’Eleni avait empruntés. Ainsi s’est ouvert pour moi la possibilité de serrer sa main et de la regarder dans les yeux sans appréhender un rapport des forces entre nous. Ce qui ne m’empêche pas cependant de continuer à me demander si le transfert en apparence positif ne contient pas aussi des défenses plus sourdes, voire des dynamiques psychiques archaïques voilant violence et passion. Car Eleni d’un côté se laisse aller à l’émergence des représentations et affects ambivalents nourris par le processus du deuil de sa mère mais de l’autre côté se retrouve dépourvue de son élan libidinal (dans le sens du désir sexuel conscient qu’elle ressent) et piégée dans les rets de la relation tyrannique qu’elle continue à entretenir à travers la distance avec Lise. Elle peut bénéficier davantage de la quiétude intérieure qu’elle associe à sa capacité de rester seule et à l’appui sécurisant que ma présence lui procure mais elle ressent aussi le besoin d’interrompre momentanément le processus analytique en s’absentant quand l’effet de nos échanges devient trop percutant et comporte probablement un degré d’excitation insupportable pour elle.

En terminant la partie clinique de mon exposé la question qui s’impose est celle de comment je pourrais formuler le lien que j’ai voulu instaurer, implicitement jusqu’ici, entre les deux parties. Il me semble que le point de départ de ma position se situe sur l’intérêt particulier que je cultive depuis longtemps pour l’exploration de ce domaine complexe où se rencontrent le psychique (ou mieux peut-être le pulsionnel) et le social. Comme je l’ai dit dans l’introduction de mon exposé je pense que la question de l’homosexualité constitue un terrain très fertile (mais probablement très risqué à la fois) pour interroger ce qui nous définit en tant qu’analystes dans nos positionnements théorico-cliniques et institutionnels: comment faire la part entre les facteurs sociaux et psychiques qui nous déterminent à notre insu? Et à partir du moment où l’on accepte cette limitation comment peut-on continuer à assumer notre responsabilité vis-à-vis des patients? Est-ce qu’on peut chercher une voie de dégagement à travers le recours à notre outil le plus précieux, l’analyse du contre-transfert, et surtout avec quel mode d’emploi plus précis ?

La description de l’évolution des attitudes vis-à-vis de l’homosexualité au sein de la communauté analytique que j’ai esquissée dans la première partie, nous permet de constater qu’on est passé des attitudes homophobes à des attitudes positives qui s’inscrivent dans une logique normative par rapport aux normes véhiculées dans un contexte social donné. Adopter l’une ou l’autre attitude est le reflet d’une position idéologique qui nous est inévitable même si on s’efforce de la dénier à travers différents biais. Ainsi nous sommes peut être obligés de naviguer constamment entre les deux écueils, souvent invisibles, qui interrogent à la fois les fondations inconscientes de nos positions idéologiques : pathologiser l’homosexualité ou la dé-pathologiser (en adhérant sans hésitation par exemple à la théorie contemporaine de la construction du genre). C’est peut être aussi le cheminement de Freud tout au long de son œuvre qui l’a amené à parler in fine du « mystère de l’homosexualité ».

C’est ce questionnement personnel qui m’a incité à vous faire part de mes tentatives de tenir ma position d’analyste, dans la rencontre avec une patiente lesbienne, contre le risque d’adopter une position normative qui peut évidemment concerner autant une attitude latente homophobe qu’une position conforme à une pensée actuelle « politiquement correcte » ; position qui éviterait de questionner, par exemple, l’origine de l’orientation homosexuelle chez un patient. Si la voie de l’analyse de mon contre-transfert m’a paru la seule boussole valable pour persévérer dans cette exploration c’est parce qu’elle me permettait de chercher ce qui appartient à l’autre et ce qui m’appartient, même si ça m’oblige à me confronter à mes limites ; des limites qui ont évidemment à voir avec ma possibilité de comprendre quelque chose de plus par rapport à ma propre part d’homosexualité. Néanmoins l’usage de cette boussole me permet aussi de croire que je maintiens ma position d’analyste alors que je reconnais à la fois que cette position d’analyste ne me préserve pas de l’ambition de pouvoir jamais être « neutre ».

And last but not least : en essayant d’expliciter le lien entre les deux parties de mon exposé, j’ai constaté que de nouvelles questions s’(im)posaient à moi. Des questions qui restent tout à fait ouvertes, que je soumets ce soir à votre réflexion critique et qui nous montrent que pour l’instant il n’est pas question de conclure mais de continuer à travailler dans ce chantier. Et voici quelques questions :

 On pourrait dire que les deux termes que j’ai évoqués pour qualifier mon attitude latente vis-à-vis de ma patiente (homophobe ou politiquement correcte) sont assez flous et ne sont pas psychanalytiques. Or il semble évident que les deux notions renvoient à des processus intrapsychiques et avant tout défensifs. Pourrait-on tenter dans un premier temps deux définitions en guise d’hypothèses ? Homophobie: défense contre le réveil de la bisexualité psychique, contre le vacillement de l'identité de genre que peut susciter l'homosexualité ?  Politiquement correct : défense contre l'ambivalence en réponse à un sentiment de culpabilité ?[[4]](#footnote-4)

Comment ces attitudes défensives influencent (ou conditionnent) notre  compréhension – ou mieux notre théorisation – du transfert et du contre-transfert avec nos patients homosexuels ? Il me semble que nous sommes souvent à l’aise d’évoquer la dimension homosexuelle dans la dynamique transférentielle avec nos patients hétérosexuels. Mais quand cette dimension est mise en avant d’une façon trop évidente (comme je l’ai vécu avec Eleni) par le patient, comment préserver un espace libre dans sa tête pour penser la bisexualité du patient et ne pas s’enfermer dans des schémas préétablis qui sont certainement associés aux différentes théories psychanalytiques formulées autour de l’homosexualité ? Quelle est la pertinence de ces théories et est-ce qu’on en a vraiment besoin pour pouvoir rester à l’écoute de nos patients et fonctionner avec eux dans un espace transitionnel suffisamment sécurisant ? Et finalement en posant cette dernière question, est-ce que ça signifie que j’interroge la difficulté parfois de s’appuyer sur ces théories en tant que fonction tierce dans ce le travail analytique ?

***Bibliographie***

Auchincloss (E. L.), Vaughan (S. C.). 2001. “Psychoanalysis and homosexuality: do we need a new theory?”. *Journal of American Psychoanalytical Association,* 49: 1157-1186.

Bergeret (J.). 2003. « L’importance de l’illusoire dans le concept d’homosexualité tel que l’entend un psychanalyste », in *Revue Française de Psychanalyse*, « Homosexualités », 67, pp. 27-40. Paris : PUF.

Butler (J.). 2005. *Trouble dans le genre*. Paris : La Découverte.

Chodorow (N. J.). 2003. « Les homosexualités comme formation de compromise: la complexité théorique et clinique d’une description et d’une compréhension des homosexualités”, in *Revue Française de Psychanalyse*, « Homosexualités », 67, pp. 41-64. Paris : PUF.

Corbett (K.). 1993. “The mystery of homosexuality”. *Psychoanalytic Psychology*, 10: pp. 345-357.

Drescher (J.). 2002. “Don’t ask, don’t tell: a gay man’s perspective on the psychoanalytic training experience between 1973 and 1991”. *Journal of Gay and Lesbian Psychotherapy*, 6 (1): pp. 45-55.

Fonagy (P.), Alison (E.). 2012. « A scientific theory of homosexuality for psychoanalysi s ». Paper presented at a Scientific Meeting of the British Psychoanalytical Society.

Foucault (M.). 1976. *Histoire de la sexualité. 1 La volonté de savoir*. Paris : Gallimard.

Freud (S.). 1905-1915. *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Paris : Gallimard (1962).

Freud (S.). 1920. « Sur la psychogénèse d’un cas d’homosexualité féminine », in *Névrose, psychose et perversion.* Paris : PUF (1973).

Friedman (R. C.). 2009. « The issue of homosexuality in psychoanalysis”, in Fonagy (P.) et al., dir., *Identity, Gender and Sexuality. 150 years after Freud*, pp. 79-97. London: Karnac Book.

Heenen-Wolff (S.). 2010. « Bisexualité et homosexualité dans l’approche freudienne et postfreudienne », in Heenen-Wolf (S.), dir. *Homosexualités et stigmatisation*, pp. 41-64.

Isay (R.A.). 1996. *Becoming Gay: The Journey of Self-Acceptance*. New York: Pantheon.

Kernberg (O.F.). 1992. *Aggression in personality disorders and perversions*. New Haven: Yale University Press.

Kernberg (O. F.). 2002. « Unresolved issues in the psychoanalytic theory of homosexuality and bisexuality ». *Journal of Gay and Lesbian Psychotherapy*, 6 (1): pp. 9-27.

Kulish (N.). 2010. “Clinical Implications of Contemporary gender Theory”. *Journal of American Psychoanalytical Association,* 58: 231-258.

Leli (U.). 2002. « The experience of undergoing pychoanalytic training as an openly gay candidate; a personal note ». *Journal of Gay and Lesbian Psychotherapy*, 6 (1): pp. 57-65.

Lingiardi (V.), Luci (M.). 2012. « L’homosexualité en psychanalyse ». In Rigliano (P), Graglia (M.), dir. *L’homosexualité dans les psychothérapies. Histoire, enjeux, perspectives*, pp. 15-72. Bruxelles : De Boeck.

McDougall (J.). 1964. “De l’homosexualité féminine”, in Chasseguet-Smirgel (J.), dir., *La sexualité féminine*. Paris : Payot.

McDougall (J.). 1978. *Plaidoyer pour une certaine anormalité*. Paris : Gallimard.

McDougall (J.). 1982. *Théâtres du Je*. Paris: Gallimard.

McDougall (J.). 2001. “Gender and creativity”. *Journal of Gay and Lesbian Psychotherapy*, 5: pp. 5-28.

Philipps (S. H.). 2003. “Coming out of the confusion”. *International Journal of Psychoanalysis*, 84, pp. 1431-1450.

Reed (K.). “Listening to themes in a review of psychoanalytic literature about lesbianism”. *Psychoanalytic Inquiry*, 22: pp. 229-258.

Roudinesco (E.). “Psychoanalysis and homosexuality: reflections on the perverse desire, insult and the paternal function”. *Journal of European Psychoanalysis*, 15: disponible sur <http://www.psychomedia.it/jep/number15/roudinesco.htm>.

Roughton (R.). 2000. “Sometimes a desire is just a desire: gay men and their analyst”. *Gender and Psychoanalysis*, 5 (3): pp. 259-273.

Roughton (R.). 2002a. « Rethinking homosexuality. What it teaches us about psychoanalysis*”. Journal of American Psychoanalytic Association*, 50 (3), pp. 733-763.

Roughton (R.). 2002b. “Being gay and becoming a psychoanalyst: across three generations”. *Journal of Gay and Lesbian Psychotherapy*, 6 (1): pp. 31-43.

Schafer (R.). 2002. “On male non normative sexuality and perversion in psychoanalytic discourse”. *Ann. Psychoanal*., 30: pp. 23 – 35.

1. Je saisis l’occasion pour souligner l’apport important pour moi du texte qu’E. Feld a présenté à la SBP et qui introduisait une dialectique fine entre homosexualité masculine, recherche des identifications masculines et mise en avant des défenses viriles. Je remercie également ma collègue B. Faoro-Kreit pour sa lecture attentive de ce texte et ses commentaires fructueux. [↑](#footnote-ref-1)
2. Cette référence est le « fruit » d’un travail collectif que nous réalisons au sein d’un groupe de six analystes européens (coordonné par Fr . Ladame), constitué sous l’égide de la FEP (Ad hoc group on homosexuality). Ce travail va être présenté au prochain congrès de la FEP qui aura lieu à Stockholm en Mars 2015. [↑](#footnote-ref-2)
3. Malheureusement je ne peux pas aller plus loin dans la démonstration de cette hypothèse par manque d’espace. [↑](#footnote-ref-3)
4. Je remercie mon collègue A. Ducousso – Lacaze, prof. À l’Université de Poitiers, de m’avoir suggéré ces « définitions » dans le cadre de notre collaboration fructueuse sur la question de l’homoparentalité. [↑](#footnote-ref-4)